

## LES PARTIS D'« OPPOSITION ».

Mais alors, au lieu de mener une opposition de classe au gouvernement semi-fasciste de Villaroel, ils commencèrent à promouvoir la formation de « Fronts populaires » formant d'abord l'« Union démocratique bolivienne » qu'on a tant vantée, puis le « Front démocratique antifasciste ». Les staliens trahissaient ainsi fondamentalement les intérêts du prolétariat bolivien. En tant qu'alliés des partis traditionnels de la bourgeoisie minière dans le « Front démocratique antifasciste » (caractérisé pompeusement par les stalinien comme « couches progressives de la bourgeoisie »), les piristes durent jeter par dessus bord le peu de vernis socialiste qu'ils avaient encore conservé et dégénérent en de simples démocrates petits bourgeois.

D'après tout ce qu'il comporte et d'après les courants qui le suivent, le P.I.R. est un parti petit bourgeois — les mineurs n'ont jamais été polarisés par lui. Il n'a gagné que la sympathie de la classe moyenne et du prolétariat naissant des villes qui subit fortement l'influence de la classe moyenne.

Au lieu de mener la bataille en s'appuyant sur le camp prolétarien contre le M.N.R., au lieu d'éduquer et d'organiser la classe ouvrière dans les luttes autour de mots d'ordre révolutionnaires les stalinien dirigèrent une opposition *bourgeoise* contre le régime de Villaroel, allant même jusqu'à désapprouver les quelques concessions que Villaroel fit pour tenter de se créer un appui chez les mineurs.

Le Mouvement nationaliste révolutionnaire n'a de révolutionnaire que le nom. C'est un courant fasciste dans les classes moyennes, composé de fonctionnaires et de « jeunes officiers » dont la prise du pouvoir avait un caractère préventif. Ils essayèrent d'opposer une résistance à l'impérialisme américain, mais cette résistance, en raison de son caractère petit bourgeois, devait s'effondrer lamentablement. Après tous leurs discours incendiaires contre l'impérialisme, ils cédèrent à la pression économique, devenant de serviles larbins de la Maison-Blanche. Expriment vaguement les aspirations de la classe moyenne à devenir une forte bourgeoisie nationale capable d'industrialiser le pays, ils essayèrent de réaliser la révolution démocratique bourgeoise avec une direction petite bourgeoise. Ils promulguèrent quelques décrets en faveur des paysans ; mais hélas ! ce n'est pas par de tels décrets, mais par l'action directes des masses que les oppresseurs doivent être combattus.

Quelques membres de l'aile gauche du M.N.R. allèrent même si loin qu'ils appelèrent les Indiens à prendre les terres et leur promirent qu'elles leur seraient distribuées. Lorsque les Indiens se révoltèrent contre leurs maîtres, demandant que les promesses soient réali-

sées, le « Mouvement » écrasa ces insurrections paysannes dans le sang, sous prétexte qu'il « devait défendre la propriété privée ».

Ainsi fut encore une fois prouvée, d'une manière on ne peut plus nette, la thèse marxiste selon laquelle la révolution bourgeoise, agraire, anti-impérialiste, dans les pays semi-féodaux, ne peut être réalisée que par le prolétariat allié à la paysannerie.

Si le gouvernement M.N.R. avait duré plus longtemps, ce qui est arrivé aux paysans se serait aussi produit pour les mineurs. Ils favorisèrent le « Mouvement » parce qu'il arracha à la bourgeoisie quelques lois qui leur étaient favorables. En tant que gouvernement bonapartiste — ni avec les riches, ni avec les pauvres, mais plus avec les riches qu'avec les pauvres — il ne combattait pas contre la bourgeoisie dans son ensemble, mais contre une certaine couche de la bourgeoisie, la bourgeoisie minière. Cependant, cette lutte était évidemment inconsciente. Ce que le gouvernement recherchait, en dernière analyse, ce n'était pas de détruire la puissance économique de la bourgeoisie minière, mais de l'intimider avec le spectre d'une action de masse en vue de lui imposer le paiement d'un tribut plus élevé à « son » Etat, cet Etat petit bourgeois bonapartiste qui essayait de s'élever au-dessus de la lutte de classes et, en fin de compte, reposait sur cette même lutte de classes.

S'accrochant désespérément au pouvoir en face d'une débâcle évidente, le gouvernement semi-fasciste commença à utiliser de violente méthodes de répression policière.

Pendant ce temps, le seul parti qui organisait une opposition ouvrière était le PARTI OUVRIER REVOLUTIONNAIRE (trotskyste). C'étaient les trotskystes, dirigés par Guillermo Lora, qui, au troisième Congrès des mineurs, à Llallagua — « dans la gueule du tigre », comme le dit quelqu'un — infligèrent au M.N.R. la plus grande défaite politique qu'il ait jamais subie.

Les trotskystes furent la « sensation et la révélation » de ce Congrès. En vérité cet événement marque la naissance du Parti ouvrier révolutionnaire en tant que véritable parti et en tant qu'avant-garde prolétarienne. Les MNRistes, habitués à l'absence de contradicteurs sérieux, pensaient qu'ils en finiraient avec ce Congrès comme lors des précédents, c'est-à-dire avec une victoire solide et aisée. Ils croyaient que quelques discours démagogiques suffiraient à ébranler les mineurs. Mais les choses ne tournèrent pas ainsi. Le troisième Congrès des mineurs marqua une défaite écrasante pour le « Mouvement ».

La présence d'un petit nombre de délégués ouvriers trotskystes fut suffisante pour soulever la masse des tra-